Regnier-Destourbet,
Hippolyte François
Charlotte Corday

PQ
2386
R346C5

A MA BONNE MAMAN,

MARIE REGNIER DESTOURBET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5.

CHARLOTTE CORDAY,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

DE

REGNIER DESTOURBET.

PRIX : 3 fr.

PARIS.

DUMONT, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, N° 88, AU PREMIER.

BARBA, LIBRAIRE,
Au Palais-Royal, derrière le théâtre Français.

1851.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARAT. *Houpelande dont les revers sont doublés de poil, pantalon de peau, bottes molles à la hussarde, une casquette.*	BEAUVALET.
CORDAY, père de Charlotte. *Vêtu de noir, culotte et bas de soie.*	S.-AULAIRE.
GORSAS, ami de Corday. *Même mise que le précédent.*	GUIAUT.
ADAM DE LUX, député, officier de la garde nationale. Au premier et cinquième acte, *costume militaire*; au quatrième, *le haussecol;* aux second et troisième, *habit de ville.*	BOUCHET.
ANTOINE, vieux domestique de M. Corday. *Mise plus simple que celle de son maître, mais peu de différence; habit gris.*	SAMSON. FAURE.
UN COMMISSAIRE DE LA COMMUNE. *Echarpe, habit de ville.*	DUMILATRE.
CHARLOTTE CORDAY. *Longs cheveux tombant sur les épaules.* Au quatrième acte, *un chapeau de paille;* au cinquième, *le bonnet.*	BROCARD.
LA MARQUISE, maîtresse de Marat.	MANTE.
HENRIETTE GORSAS, amie de Charlotte.	ANAIS EULALIE.

Gardes nationaux et hussards.
Hommes et femmes en habits de bal.

La scène se passe à Paris.

PQ
2386
R346C5

LIBRARY
DEC 21 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

CHARLOTTE CORDAY,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Un salon. En face, une porte dont les deux battants sont ouverts. Dans le fond, un hussard et un garde national en sentinelles; le salon est orné de fleurs et de trophées sur lesquels on a écrit : *Au général Dumourier ! Au vainqueur des Prussiens !* A droite, une autre porte également ouverte et conduisant à une salle de bal. Au lever du rideau, on entend un orchestre qui joue une contredanse de l'époque.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORSAS *dans la salle du bal.*

Messieurs de l'orchestre, un quart-d'heure de repos et un verre de punch ne peuvent pas vous faire de mal, (*venant sur la scène*) et puis il faut bien laisser à nos danseurs le temps de faire leur cour au héros qui vient d'arriver; (*appelant*) Antoine ?

ANTOINE.

Monsieur?

CORSAS.

Je crois qu'il serait bien de faire offrir du vin à ces braves gens.

ANTOINE.

Quels braves gens ?

GORSAS.

L'escorte du général Dumourier, ces hussards qui sont dans la cour.

ANTOINE.

Ces braves gens là, Monsieur, ne doivent pas avoir soif.

GORSAS.

Pourquoi cela, est-ce parce que tu viens de boire?

ANTOINE.

Non, Monsieur, mais les bonnes de la maison s'en sont occupées.

GORSAS.

C'est bien pensé de la part des bonnes; on ne peut pas trop faire boire des vainqueurs. Mais dis-moi pourquoi les a-t-on laissés dans la cour, il eût fallu les faire au moins entrer sous le vestibule.

ANTOINE.

Oh! ils ne voudraient pas entrer sous le vestibule.

GORSAS.

Dis-leur de ne pas se gêner.

ANTOINE.

Ils sont dans la cuisine.

GORSAS.

Ah! tu les as fait entrer dans la cuisine?

ANTOINE.

Ce n'est pas moi, Monsieur, ce sont les bonnes de la maison..

GORSAS.

Elles ont bien fait; et si j'avais su avoir cette nuit des soldats dans ma cuisine, je leur aurais fait venir des violons.

ANTOINE.

Les bonnes de la maison en ont fait venir.

GORSAS.

Ces demoiselles n'oublient rien; allons! dis-leur de bien s'amuser.

ANTOINE.

Laissez donc faire les bonnes de la maison.

GORSAS.

Cependant, mon cher Antoine, veille à ce que messieurs les hussards n'abusent pas des droits de la victoire, entends-tu? Et puisqu'en ce moment tu es logé à la maison, fais le maître comme si tu étais à Caen, chez M. Corday.

ANTOINE.

Je crois, Monsieur, que vous feriez mieux d'y envoyer une patrouille de la garde nationale. Tout-à-l'heure j'y étais entré un instant, j'ai voulu faire observer à un de ces Messieurs qu'il n'était pas nécessaire de casser le cou aux bouteilles, et qu'on pouvait les déboucher en ôtant le bouchon.

GORSAS.

Il t'a dit que c'était trop long?

ANTOINE.

Il m'a pris par les épaules et m'a jeté à la porte, en me disant veux-tu t'en aller, vieux prussien.

GORSAS.

Vieux prussien !

ANTOINE.

Avant la révolution jamais un hussard n'aurait appelé un homme comme moi vieux prussien.

SCÈNE II.

Entre M. Corday, Antoine s'éloigne.

GORSAS.

Vous avez là, mon cher Corday, un serviteur dont Charlotte aura bien de la peine à faire un républicain.

CORDAY.

Quant aux idées nouvelles, mon cher Gorsas, je suis un peu de l'avis d'Antoine. Ma fille a beau nous prêcher les avantages de la liberté.....

GORSAS, *l'interrompant.*

Comment, est-ce que vous ne seriez pas encore converti ?

CORDAY.

Pas encore : voyez-vous, mon ami, Antoine et moi nous avons vieilli dans nos idées; nos préjugés nous sont chers comme les souvenirs de notre jeunesse, nous avons été heureux avec ce que l'on a détruit, et.....

GORSAS.

Vous avez été heureux ! parbleu je le crois bien, mon ami Corday, vous noble homme, seigneur d'Armans, ayant droit de prendre la dîme dans les champs de vos paysans, d'être encensé par le curé de vos paysans, de chasser sur les terres de vos paysans; vous avez été heureux ! mais vos paysans ?

CORDAY.

D'accord, mon ami, aussi ne veux-je pas dire autre chose si ce n'est qu'il y a aujourd'hui beaucoup de personnes dans ma position, des personnes qui ne changeront jamais.

GORSAS.

Allons donc, allons donc, la vérité finira par convaincre les plus obstinés; nous vous convertirons tous à la liberté, vous, vos amis, vos parents, les nobles, les prêtres, tout le monde, tout jusqu'à cet imbécille d'Antoine.

ANTOINE, *accourant.*

Monsieur?

CORDAY.

On ne t'appelle pas.

ANTOINE.

Ah! j'ai cru....

CORDAY.

Dis-moi, Antoine, as-tu porté à ma fille ce qu'elle t'avait demandé?

ANTOINE.

Un instant, un instant. (*Il sort.*)

CORDAY.

Ah ça, vous ne m'aviez pas dit que le héros du jour, que Dumourier dût assister à votre fête.

GORSAS.

Je ne l'attendais pas, c'est une surprise que son amitié a voulu me ménager. J'ai failli lui donner pour compagnie la marquise de.... vous savez, la noble amie de Marat. Elle a dit à quelqu'un que je ne l'avais pas invitée, mais qu'elle se passerait de mon invitation, qu'elle vien-

drait à ma fête, et que, devant toute la compagnie, elle me traiterait du haut en bas.

CORDAY.

Silence, la voilà. Gare à vous, mon cher Gorsas.

SCÈNE III.

LA MARQUISE.

Ah! monsieur Gorsas, que je suis aise de vous voir? Vous m'aviez oubliée dans vos invitations; mais je suis bonne personne; me voilà, pourquoi faire des façons avec les gens qu'on aime.

GORSAS.

Pardonnez, Madame... (*à part.*) Elle ferait encore bien moins de façons pour me faire pendre.

LA MARQUISE.

Comment donc, mais c'est bien naturel, tout Paris est invité à votre fête : on peut bien oublier une personne sur mille; et puis nous sommes de la Montagne, nous autres; les amis de Marat ne sont pas trop de votre goût, n'est-il pas vrai? Eh bien, vous êtes trop intolérant, mon cher Girondin, à l'assemblée chacun de son côté; mais dans un bal tous les partis doivent se confondre. Peut-être aussi ne m'aviez vous pas cru d'assez bon lieu pour paraître en si haute compagnie. (*Voyant entrer un officier de la garde nationale.*) Ah voilà un de nos jeunes députés en habit de garde national. Bonjour, mon cher. (*L'officier salue avec froideur et sans répondre.*) Le fat! (*Elle passe dans la salle du bal.*)

CORDAY.

Une femme que j'ai vue à Versailles dans les carrosses de la cour.

SCÈNE IV.

GORSAS, *à l'officier.*

Serviteur à M. Adam de Lux.

DE LUX.

Je ne viens pas aussitôt que je l'aurais voulu : le ministre Garat ne reçoit que de dix heures à minuit; c'est une heure fort incommode pour les députés qui vont au bal et qui ont à solliciter.

GORSAS.

Comment, mon cher collègue, vous sollicitez !

DE LUX.

Hélas ! Oui.

GORSAS.

Est-ce pour vous? Est-ce un portefeuille que vous voulez?

DE LUX.

Non pas, Monsieur; heureusement ce n'est que pour autrui que je demande la charité.

GORSAS.

Ah ! je vois, vous êtes un député bon parent, vous voulez placer un cousin.

DE LUX.

Non, Monsieur.

GORSAS.

Un arrière petit-cousin.

DE LUX.

Pas davantage.

GORSAS.

Voyons à quel degré.

CORDAY.

Il me semble que vous pressez furieusement, Monsieur.

DE LUX.

Oh ! je comprends très-bien la plaisanterie de M. Gorsas c'est qu'en effet il y a tel de nos collègues qui se croit député à l'assemblée pour obtenir une place de receveur au fils d'un de ses fermiers; très sérieusement il croit que c'est pour cela qu'on a fait la révolution. Quant à mes démarches près du ministre, voici quel en est le but : c'est une pauvre veuve que l'on vient de priver du seul moyen d'existence qui lui restait; et sous quel prétexte, je vous le demande? sous le prétexte qu'elle a été dénoncée par Marat, et que Marat demande la place pour un de ses protégés.

GORSAS.

Le ministre, j'espère, vous a fait justice.

DE LUX.

Oh, oh! Marat est puissant.

SCÈNE V.

Entre Charlotte suivie d'Henriette.

Lux s'approche de M. Gorsas et engage avec lui un colloque dont on voit que mademoiselle Corday est l'objet : le geste de M. Gorsas doit indiquer qu'il fait l'éloge de Charlotte.

CHARLOTTE.

J'avais demandé un verre d'eau à Antoine ; il m'a donc oubliée. Du reste c'est à peu près comme toujours lorsque je lui commande quelque chose : j'attends longtemps, rien n'arrive et je finis par me servir moi-même. C'est par là que je devais commencer.

HENRIETTE.

Tu as là un domestique bien commode.

CHARLOTTE.

C'est un si brave garçon.

HENRIETTE.

Fort bien. Mais au lieu de cette espèce de mécanique, j'aimerais mieux, il me semble, un fripon intelligent et adroit.

CHARLOTTE, *vivement.*

Oh! moi non, moi non! Oh! j'ai en horreur les malhonnêtes gens. Sentir près de moi un être que je mépriserais, avoir continuellement à soupçonner un homme en qui je dois mettre ma confiance, ce serait pour moi un affreux supplice. Antoine est un valet fort peu élégant, fort lourd, mais il est bon; même dans ses gaucheries, je vois sa bonne intention. Et puis, il m'aime comme si j'étais son enfant: que veux-tu, j'ai besoin de me sentir entourée d'êtres aimants, fidèles, confiants.

HENRIETTE.

Alors, je dirais à Antoine de se tenir tranquille dans un fauteuil.

CHARLOTTE.

Mon vieux Antoine! oh! il croirait qu'il n'est plus bon à rien; ça lui ferait de la peine. Et puis, il n'est pas si maladroit que tu veux bien le dire; souvent il aide à ma toilette, il m'a vu toute petite. Maintenant il me joue de temps à autre quelques mauvais tours, mais je lui en ai bien joué d'autres quand j'étais enfant.

SCÈNE VI.

ANTOINE, *entrant.*

Monsieur, il y a en bas un homme qui veut à toutes forces parler au général qui est chez vous.

DUPERRET.

Pourquoi ne monte-t-il pas?

ANTOINE.

J'ai dit au hussard de ne pas le laisser entrer : si vous voyiez comme il est fait pour venir dans un bal !

GORSAS.

Quel est cet homme ?

ANTOINE.

Je n'en sais rien ; ça ne m'a pas l'air de grand chose. Quand il a vu qu'on refusait de le laisser passer, il s'est mis dans une colère.... Il a dit des injures....

GORSAS.

Mais que veut-il au général ?

ANTOINE.

Je ne l'ai pas trop compris. Il dit qu'il vient lui demander compte de je ne sais quoi ; venez voir.

CORDAY.

C'est quelque ivrogne.

ANTOINE.

Je n'ai jamais rien vu de si laid. J'ai dit au hussard de lui tenir un instant la bride, jusqu'à ce que Monsieur soit descendu.

GORSAS.

Il faut que j'aille voir ce que cela signifie.

CORDAY.

Non, mon cher Gorsas, occupez-vous de votre monde, je vais descendre, d'autant plus que je soupçonne un peu l'intelligence d'Antoine.

GORSAS.

Eh bien ! allez. Pendant ce temps, je vais dire à mes musiciens qu'il est l'heure de reprendre la séance.

(*M. Corday sort par la porte du fond, M. Gorsas par la porte de droite.*)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, *regardant si elle n'est point entendue de M. Corday.*

Je n'ai pas voulu vous le dire pendant que M. Corday était là, elle est folle du général.

DE LUX.

Vraiment !

HENRIETTE.

Pendant tout le bal, elle n'a pas cessé d'avoir les yeux sur lui.

CHARLOTTE, *avec franchise et exaltation.*

Unhomme qui a sauvé le pays ! Sans sa bravoure, ses talents, que serait devenue la France, que seraient nos parents, nos amis ? Henriette, tu serais peut-être, ainsi que moi, la servante d'un soldat prussien ; oh ! oui, je n'ai pas cessé d'avoir les yeux sur lui, de le contempler. Quand ton père est venu l'annoncer dans le salon, que pour saluer son arrivée, l'orchestre a joué un air guerrier, en attendant qu'il parût, mon cœur battait avec une violence.... et quand je l'ai vu, ma chère Henriette, il m'a semblé qu'une auréole entourait sa tête. J'aurais voulu lui adresser mes bénédictions ; j'aurais voulu voir toutes les mères à ses genoux le remercier d'avoir sauvé leurs enfants ; j'aurais voulu que toutes les femmes lui

jetassent leurs bouquets de fleurs; car il n'y a pas de plus belle gloire que celle d'exposer sa vie pour le salut des autres. Ah! les hommes sont bien heureux de pouvoir défendre leur pays; nous autres, pauvres femmes, nous ne pouvons qu'admirer leur courage, et peut-être encore que cette admiration est ridicule dans notre bouche : vos regards étonnés semblent me le dire, M. de Lux.

DE LUX.

Vous interprétez fort mal mes regards, mademoiselle. (*On entend le prélude de l'orchestre. Adam de Lux dépose son chapeau et son épée sur un meuble placé au premier plan de la scène.*)

SCÈNE VIII.

M. CORDAY, SUIVI DE MARAT.

CORDAY, *à haute voix.*

Monsieur Marat!

MARAT, *la main dans le gousset et la casquette sur la tête.*

Qui te prie de m'annoncer, laquais?

CORDAY.

Si j'étais un laquais je vous soufletterais. (*Marat s'avance sur M. Corday d'un air menaçant, mademoiselle Corday s'élance vers le meuble où M. de Lux a déposé son épée.*)

DE LUX, *retenant mademoiselle Corday.*

Ne craignez rien, Mademoiselle, il est aussi lâche qu'insolent, méprisez ses injures, c'est un fou, il n'y a pas de jour qu'il n'insulte chacun de nous à la tribune.

La marquise vient sur la scène suivie d'un grand nombre de personnes du bal.

MARAT, *qui pendant ce temps a mesuré des pieds à la tête le père de Charlotte.*

Phu ! tu m'as bien l'air d'un aristocrate, avec tes bas de soie et ta figure à la Capet. (*Il se promène dans la salle en jetant sur tout ce qui l'entoure des regards audacieux et méprisants*). Des gardes, des janissaires, si l'on ne se croirait pas en Asie, chez un pacha ! Quel luxe impudent ! Voilà donc comme ils bravent le peuple. On ne m'attendait pas ici, eh ! bien je me suis invité, Messieurs, au nom du peuple. Il est bien juste qu'il envoie un défenseur dans une maison où tous ses ennemis sont assemblés. Comment donc, mais la Gironde entière est ici, c'est superbe. Et voyez là bas celles-là qui étalent leurs épaules nues : si une femme du peuple se mettait ainsi, quel nom lui donnerait-on ? Eh ! bien, Mesdames, parce que vous avez des diamants, croyez-vous donc que tout vous soit permis. C'est abominable, il y a moins de corruption chez les chiffonniers que dans les infâmes salons des riches (*Montrant Adam de Lux*), et cet autre qui s'en vient parader ici avec son uniforme.

DE LUX, *riant aux éclats.*

Ah ça, docteur, je ne trouve pas à redire à votre culotte de peau, à votre casquette ; ainsi laissez-moi, je vous pric, m'habiller comme bon me semble.

MARAT.

Peut-on profaner ainsi l'uniforme national, en faire une livrée ! C'est bien dommage que j'aie fait chasser Lafayette, nul doute qu'il serait ici avec ses suppôts. En voilà-t-il assez des épaulettiers, des comédiennes, des Turcarets.

CORSAS, *s'approchant de Marat, d'un air impatienté.*

Que voulez-vous ?

MARAT.

Ce que je veux? hein, ce n'est pas un bussotin, retire toi.

CORSAS.

Sortez d'ici, M. Marat; je suis chez moi, ne m'obligez pas à user du droit qu'a tout citoyen d'être maître en sa demeure.

MARAT.

Je sortirai quand il me plaira. (*Il s'avante vers le salon du bal.*)

LA MARQUISE, *à Marat.*

Du courage, mon ami, défends le peuple, il te soutiendra.

MARAT.

Où donc est le triomphateur ? le héros ? M. le général Dumourier ? c'est tout exprès pour ses beaux yeux que je suis venu ; il faut qu'il me rende compte de certain acte de despotisme.... (*Il passe dans la coulisse*)

HENRIETTE, *à de Lux.*

Et pourquoi ne le jetez-vous pas à la porte ?

DE LUX.

Ce serait une imprudence qui pourrait exposer la maison de monsieur votre père.

CORSAS.

Laissez faire, laissez faire, Dumourier le recevra omme il le mérite.

MARAT, *venant sur la scène.*

Que je te laisse tranquille, faquin! oui, pavane-toi bien là dedans, cuve ta gloire! je vais te faire un article de bonne encre! je vais te faire danser, mon gentilhomme!

ANTOINE, *s'approchant de Marat.*

Allez donc, allez donc, votre voiture vous attend.

MARAT.

Que dis-tu, esclave?

ANTOINE.

Je dis que vous êtes un malhonnête, un mal élevé; entendez-vous?

MARAT.

On t'a dressé à aboyer, ne me mords pas les talons quand je sortirai.

LA MARQUISE.

Viens-t'en, mon bon ami, tu te fais ici du mauvais sang. Laisse la canaille se divertir avec l'argent du peuple.

GORSAS.

Encore une fois, Monsieur, sortez d'ici.

MARAT, *prenant sa casquette à la main, et affectant le ton de la douceur.*

Oui, Monsieur, je vais me retirer à l'instant. (*Elevant la voix avec des gestes de colère.*) Mais c'est pour aller de ce pas à l'imprimerie, fayetistes que vous êtes! et demain mon journal aura dévoilé au peuple vos abominables saturnales, vos complots liberticides.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Une chambre à coucher, une porte à droite, autre porte à gauche. Dans le fond, une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORDAY, DE LUX.

CORDAY.

Monsieur, y a-t-il long-temps que vous avez quitté Paris ?

DE LUX.

A peu près depuis un mois. Mais je ne suis arrivé à Caen que d'hier.

CORDAY.

Eh bien, Monsieur, je vous le répète, la recherche d'un homme tel que vous ne peut qu'être infiniment honorable pour ma fille et pour moi. Charlotte a refusé jusqu'à présent de se marier, mais il est tel parti qui pourrait la faire changer de résolution. Ainsi, pendant le séjour que vous ferez à Caen, venez nous voir, et vous serez accueilli comme vous le méritez.

DE LUX.

Je suis on ne peut plus touché de vos bontés, Monsieur, aussi ne veux-je pas commencer par en abuser en vous retenant davantage; quand je suis entré vous alliez sortir ?

CORDAY.

Oui, je vais sortir, mais ce n'est pas une raison pour que vous vous retiriez. L'âge de ma fille (vous ne savez peut-être pas qu'elle a 25 ans), son caractère, sa raison, m'ont décidé à lui laisser toute la liberté dont peut jouir une femme mariée. Depuis que j'ai perdu sa mère, c'est elle qui fait les honneurs de ma maison, ainsi elle vous recevra. Voici ce qui m'appelle dehors en ce moment : depuis quelques jours, nous n'avons pas reçu de nouvelles; je suis fort inquiet, ne comprenant pas d'où peut venir le silence de Gorsas et de sa fille. Je vais chez un de mes voisins savoir s'il a quelque chose de Paris.

DE LUX.

Auriez-vous des craintes ?

CORDAY.

Il court des bruits fâcheux sur les dernières séances de la Convention.

DE LUX.

Ce que vous me dites là m'inquiète.

CORDAY.

Votre inquiétude, Monsieur, est un motif de plus pour que je me hâte d'aller chez mon voisin. Je reviens à l'instant vous dire ce que j'aurai appris. (*à Antoine qui entre en ce moment.*) Antoine, dis à Charlotte de descendre. (*à Lux.*) Je vous ai reçu, Monsieur, dans son appartement, veuillez l'attendre un instant, elle va venir vous tenir compagnie.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

DE LUX, ANTOINE.

ANTOINE, *à part.*

Tiens, il est ici celui-là ! Quand nous étions à Paris, il nous suivait dans les rues, sur les boulevards, le voilà qui vient recommencer ses promenades en Normandie.

DE LUX.

Mon bon ami, tu vois que j'attends ici mademoiselle Corday, veux-tu bien la prévenir?

ANTOINE.

C'est inutile, Monsieur, Mademoiselle vient à l'instant.

DE LUX.

Très-bien.

ANTOINE.

Très-bien ! très-bien ! sans doute ; mais vous vous plantez là dans un fauteuil sans savoir si Mademoiselle est ou non disposée à vous recevoir.

DE LUX.

Ah ça, mon cher Antoine, vous me traitez bien mal ; vous ne me reconnaissez donc pas ? Je suis M. Adam de Lux que vous avez vu à Paris.

ANTOINE.

Oh ! que si fait, parbleu ! je vous reconnais bien ;

vous m'avez assez fait la cour pour que je vous aie remarqué. Voyez-vous, Monsieur, tous les jeunes gens qui ont voulu plaire à Mademoiselle ont commencé par moi.

DE LUX.

Ah ! vraiment !

ANTOINE.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

DE LUX.

De sorte que vous avez dû entendre beaucoup de compliments ?

ANTOINE, *montrant toute la longueur de son bras.*

De grands comme çà.

DE LUX.

Mais, Antoine, peut-être vous trompez-vous ; vous supposez qu'on cherchait à vous plaire pour plaire à votre maîtresse. Ces compliments s'adressaient à vos bonnes qualités, à votre désintéressement, à votre fidélité, à votre...

ANTOINE, *étendant le bras de nouveau.*

Encore un.

DE LUX, *riant.*

Je vois que je ne réussis pas mieux que les autres.

ANTOINE.

Je ne dis pas cela, Monsieur; je dis seulement que Mademoiselle n'étant pas prévenue de votre visite, il n'est pas convenable qu'elle vous trouve ici.

DE LUX.

Pourquoi cela ?

ANTOINE.

Pourquoi cela, Monsieur ? pourquoi. Ayez la bonté de l'attendre un instant dans la pièce à côté, dans la salle à manger, je verrai si nous pouvons vous recevoir.

DE LUX, *se levant.*

Mais monsieur son père m'avait dit de l'attendre dans cette pièce.

ANTOINE.

Je ne sais pas pourquoi M. Corday se permet....

DE LUX.

A dire vrai, Antoine, votre cérémonial m'étonne un peu, car je sais qu'à cette heure votre maîtresse est toujours visible, et souvent à Paris elle m'a reçu sans qu'il fût besoin de lui demander audience.

ANTOINE.

Mon cher Monsieur, à Paris, d'accord ! Mais nous ne sommes plus à Paris, nous sommes dans la ville de Caen. On fait bien des choses à Paris qu'on ne fait pas à Caen.

(*Lux sort, Antoine ferme la porte.*)

Attendez.

SCÈNE III.

ANTOINE, *seul.*

C'est vrai cela, avec son Paris, Paris !... Que n'y restait-il ? D'abord s'il compte emmener mademoiselle Charlotte, il se trompe; jamais je ne consentirai à ce ma-

riage-là. Notre chère enfant! Mais qu'est-ce que nous deviendrions si elle n'était plus ici. C'est ma fille, je l'ai élevée, c'est tout ce que j'ai de plus cher au monde, et l'on voudrait nous la prendre. Oh, oh! monsieur le voyageur, attendez un moment, vous ne l'avez pas encore.

(*Entre Charlotte.*)

La voilà, je voudrais bien savoir si elle a conservé le souvenir de cet officier.

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, ANTOINE.

ANTOINE.

Vous savez bien, Mademoiselle, la fête qu'on nous a donnée chez M. Gorsas, où est venu ce va-nud-pied en culotte de peau, qui a injurié tout le monde ?

CHARLOTTE.

Et qu'as-tu besoin de me rappeler cet homme hideux? Pendant plus d'un mois, à la suite de ce bal, aussitôt que j'étais seule dans l'obscurité, il me semblait le voir; souvent encore il m'apparaît dans mes rêves.

ANTOINE.

Oh! le vilain paroissien! aussi n'est-ce pas de lui que je veux vous parler; mais d'un autre qui me déplait presque autant.

CHARLOTTE.

Qui donc cela?

ANTOINE, *à voix basse.*

Vous savez bien l'officier de la garde nationale ?

CHARLOTTE, *contrefaisant Antoine.*

Oui, l'officier de la garde nationale. (*Haut.*) Comment, M. de Lux? il te déplait? tu es bien difficile, Antoine.

ANTOINE.

Pas si fort.

CHARLOTTE.

Qui donc crains-tu qui nous entende?

ANTOINE.

Vous dites donc que celui-là ne vous fait pas peur?

CHARLOTTE.

Mais non.

ANTOINE.

Il est là, dans l'antichambre, qui demande si vous pouvez le recevoir.

CHARLOTTE.

M. de Lux! vraiment! et vous le faites ainsi attendre? mais, Antoine, mais c'est... un député! (*Elle court vers la porte, puis s'arrête, et revenant sur ses pas*), vraiment je ne suis pas présentable. (*Elle s'approche de la glace, et raccommode sa coëffure*).

ANTOINE, *à part.*

Voilà une chose qu'elle n'a jamais faite. Antoine, mon pauvre garçon, tu vas bientôt te trouver seul avec M. Corday.

(*Mademoiselle Corday va ouvrir la porte*).

SCÈNE V.

CHARLOTTE, M. DE LUX, ANTOINE.

CHARLOTTE.

Ah! Monsieur, je ne sais comment m'y prendre pour vous faire toutes les excuses que je vous dois; mais vraiment il n'y a rien de ma faute, et vous me voyez toute confuse de l'impolitesse qu'on vous a faite. Pourquoi donc, voyant qu'on vous faisait ainsi attendre, n'avez-vous pas demandé mon père?

DE LUX.

Mademoiselle, c'est avec sa permission et conduit par lui que j'étais venu vous attendre dans cet appartement; mais M. Antoine a prétendu que je ne pouvais y rester, qu'il fallait préalablement vous avertir: j'ai respecté cette étiquette.

CHARLOTTE, *à Antoine.*

Oh! le maladroit, le.... (*à Lux*) Mon Dieu, Monsieur, il n'y a pas d'étiquette chez moi, et quand j'ai vaqué aux soins de notre maison, à mes études, tous les honnêtes gens peuvent venir me voir sans qu'il soit besoin de demander audience. (*Avec vivacité.*) Antoine, retirez-vous, je vous défends de venir chez moi demain matin.

ANTOINE.

Mais Mademoiselle, Monsieur....

CHARLOTTE.

Taisez-vous, vous êtes un sot.

ANTOINE.

J'étais bien sûr de ça. (*Il sort*).

CHARLOTTE.

Me donner ainsi, sans que je m'en doute, l'apparence...

DE LUX.

Ne le grondez pas davantage, il y a dans son fait plus d'oubli que de méchanceté.

CHARLOTTE.

Il est fatigant. Une fois par hasard on pardonne, mais tous les jours il faut qu'il me donne quelque nouveau sujet d'impatience.

DE LUX.

Oui, mais il vous aime bien.

CHARLOTTE.

Ah! il me tourmente bien aussi.

DE LUX.

Et puis c'est un si bon homme!

CHARLOTTE.

Il est vrai.

DE LUX.

Tenez, Mademoiselle, il vaut encore mieux s'impatienter quelquefois que d'avoir chez soi des valets fripons, menteurs; que sentir continuellement près de soi des êtres que l'on méprise.

CHARLOTTE, *à part.*

C'est singulier, comme nous pensons de même.

DE LUX.

Mademoiselle, vous rappelez-vous la fête que M. Gorsas nous à donnée ?

CHARLOTTE.

Sans doute. Dites-moi, Monsieur, cette pauvre veuve à laquelle vous vous intéressez ?

DE LUX.

Je n'ai encore rien obtenu ; mais je ne l'abandonne pas. Oh ! je lui ferai rendre justice, dussai-je l'aller demander à Marat lui-même.

CHARLOTTE.

J'entends venir mon père.... (*à part.*) J'étais si contente.

DE LUX.

Comment, monsieur votre père est déjà de retour ? (*Il s'avance au-devant de M. Corday qui entre, l'air abattu.*)

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, M. CORDAY, M. DE LUX.

DE LUX.

Eh bien, Monsieur, quelles nouvelles ?

CORDAY.

Ah !

CHARLOTTE, *à part.*

Comme il est triste ! il semble avoir deviné que pour la première fois son retour m'a fait de la peine. Oh ! c'est

affreux ! (*Elle s'élance dans les bras de son père.*) O mon ami !

CORDAY.

Tu es donc déjà informée ?

CHARLOTTE.

Informée ? De quoi ?

DE LUX.

Avez-vous appris quelque malheur ?

CORDAY.

J'ai cru que les caresses de ma fille étaient une consolation qu'elle cherchait à me donner.

CHARLOTTE.

Une consolation ! Qu'est-il donc arrivé ?

CORDAY.

On dit que.... il y a eu du désordre à Paris.

CHARLOTTE.

Et Henriette, et M. Gorsas ? En avez-vous des nouvelles ? ont-ils écrit ?

CORDAY.

Il ne paraît pas qu'il leur soit rien arrivé de fâcheux.

DE LUX.

Avez-vous des nouvelles de la Convention ?

CORDAY.

Marat est tout puissant.

CHARLOTTE.

Marat !

DE LUX.

Nous allons tomber dans la plus affreuse anarchie.

CHARLOTTE.

Ah ! mon Dieu ! comment se fait-il qu'on ait tant de peine à établir en France la liberté ? Chacun la veut pourtant ! (*Charlotte, d'un air accablé, s'éloigne du premier plan de la scène et va s'asseoir près d'une fenêtre à gauche ; elle paraît plongée dans la réflexion.*)

CORDAY, *regardant s'il n'est point entendu de sa fille.*

J'ai voulu ménager l'inquiète imagination de Charlotte. La tête de M. Gorsas a été mise à prix, on le cherche, et il s'est échappé de Paris avec sa fille, à l'abri d'un déguisement ; il paraît même qu'il n'est pas éloigné d'ici.

DE LUX.

M. Gorsas !

CORDAY.

Oui, peut-être sont-ils déjà arrivés ; je ne pense pas cependant qu'ils auraient choisi un autre asile que ma maison.

DE LUX.

Ils craignent sans doute de vous compromettre.

CORDAY.

Non, ils savent trop combien cette réserve m'affligerait ; je crois plutôt qu'ils veulent prendre des précautions pour s'introduire ici en secret du voisinage. J'ai des lettres de Paris que je n'ai pas voulu ouvrir devant Charlotte ; passons dans mon cabinet, je vous les communiquerai.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

CHARLOTTE, *seule.*

(*Elle se lève et s'avance sur le devant de la scène.*)

Marat est tout puissant ? Que par l'éclat de la victoire, le prestige des arts, par la dignité de sa personne, un tyran puisse réduire un peuple en servitude, cela ne m'étonne qu'à moitié ; mais lui, cet homme qui n'échappe au ridicule que par l'horreur ! Lui ! Marat tout puissant ! en France ! (*Elle va reprendre à pas lents la place qu'elle vient de quitter. Après quelques moments de silence, on entend dans la rue les sons d'une guitare.*) Hélas ! tandis que Paris est dans le désordre, ici tout est tranquille, les mendiants viennent chanter sous nos fenêtres.

(*On entend une voix qui chante le couplet suivant*) : (1)

« Le vieux tilleul sur le rivage
» N'étend plus qu'un pâle feuillage ;
» Arbre si cher où, sans prévoir
» L'orage,
» Près d'elle je venais m'asseoir
» Le soir. »

CHARLOTTE.

Cette voix de jeune fille ne m'est pas inconnue. (*Elle se penche à la fenêtre.*)

LA VOIX.

Mademoiselle, je suis bien malheureuse.

CHARLOTTE, *lui jetant une pièce de monnaie.*

Tenez, mon enfant, voilà pour acheter du pain.

(1) AIR : *Combien j'ai douce souvenance*
Du beau jouvencel de Plaisance.

Vieil air sur lequel M. de Châteaubriant a composé une romance fort connue.

LA VOIX.

Il est tard, tout est fermé. Il y a 24 heures que je n'ai rien mangé.

CHARLOTTE.

Pauvre enfant ! Attendez là un instant, je vais vous envoyer quelqu'un. (*Elle ferme la fenêtre, et, s'approchant de la cheminée, tire un cordon de sonnette.*)

SCÈNE VIII.

ANTOINE ENTRE.

CHARLOTTE.

Vas ouvrir à un enfant que je viens d'appeler dans la rue, une petite chanteuse qui a une guitare au bras; tu la feras asseoir dans la salle, et tu lui donneras bien à souper, entends-tu ?

ANTOINE.

Encore quelque petit mauvais sujet, qui ne sortira pas d'ici les mains nettes.

CHARLOTTE.

Je te dis qu'elle n'a rien mangé depuis 24 heures.

ANTOINE.

C'est elle qui le dit. 24 heures !

CHARLOTTE.

Elle doit le savoir mieux que tout autre; eh bien ! quand il n'y en aurait que douze; en douze heures, Monsieur, vous faites quatre repas.

ANTOINE.

Mais moi, c'est différent. Je suis utile à la société, tandis que ces aventurières....

CHARLOTTE, *avec bonté et le prenant par le collet de son habit.*

Allons, allons, vas donc, tu me feras tes objections après.

ANTOINE, *souriant.*

Vous n'êtes donc plus fâchée contre moi.

CHARLOTTE.

Non, non, dépêche toi.

ANTOINE, *s'apprêtant à sortir.*

Allons, eh bien, je vais chercher une lumière à l'office, et je vous ramène votre chanteuse.

CHARLOTTE.

Tu n'as pas de lumière ? tiens prends celle-ci, tu n'en finirais pas.

ANTOINE.

Et vous ?

CHARLOTTE.

Dépêche-toi.

ANTOINE.

Je reviens à l'instant. (*Il sort emportant le seul flambeau qui éclaire l'appartement*).

SCÈNE IX.

CHARLOTTE *seule, avec l'expression de la frayeur.*

Ah ! que je suis enfant.... allons donc... est-ce qu'il faut être sotte comme cela... mais c'est plus fort que moi.

Aussi pourquoi rester seule dans l'obscurité ! Oui, je la vois son atroce figure ; ses yeux ternes sont fixés sur moi. Marat ! oh mon Dieu ! Mais Antoine, reviens donc vite !

Antoine, un flambeau à la main, entre dans ce moment ; M. Corday et M. de Lux entrent en même temps par la porte opposée.

(Jour subit).

SCÈNE X.

ANTOINE.

Mademoiselle, Mademoiselle, tout de suite venez donc.

Charlotte sort.

CORDAY.

Qu'est-ce donc ?

DE LUX.

Quelque secret qu'Antoine ne veut pas dire devant moi.

A peine Charlotte a-t-elle passé dans la pièce voisine qu'on lui entend pousser un cri ; aussitôt elle rentre sur la scène.

CHARLOTTE.

Mon père ! mon père !

ANTOINE.

Mais, Mademoiselle, faites donc attention qu'il y a là un étranger.

CHARLOTTE.

Eh ! je ne me défie pas de M. de Lux. Mon père, c'est Henriette ; viens donc, mon enfant, viens donc.

CORDAY.

Henriette !

(*Henriette, vêtue comme une jeune fille de la Savoie, vient se jeter dans les bras de M. Corday.*)

SCÈNE XI.

CHARLOTTE, *à Henriette.*

Dis-moi donc pourquoi ce secret ? d'où vient ce déguisement ?

HENRIETTE.

Ah ! mon amie, comme j'ai souffert ! Depuis huit jours nous sommes sur les grandes routes.

CHARLOTTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

HENRIETTE.

Marat a dénoncé mon père.

CHARLOTTE.

Encore Marat !

HENRIETTE.

Et nous ne serions jamais sortis de Paris si nous n'avions eu recours à la ruse.

CORDAY.

Mais votre père, mon enfant, où est-il ?

HENRIETTE.

Il est resté dans un village à une lieue d'ici ; comme

beaucoup de monde le connaît dans ce pays, il n'a pas osé venir chez vous avant de vous l'avoir fait demander.

CORDAY.

Antoine, qu'on mette les chevaux à la voiture sur-le-champ.

(*Antoine sort.*)

HENRIETTE.

Il m'a envoyé ici afin que, sans vous compromettre, je pusse pénétrer dans la maison.

DE LUX.

Paris est donc dans un bien grand désordre?

HENRIETTE.

Je ne pourrais vous donner des détails, Monsieur, car en traversant les rues j'étais plus morte que vive; tout était fermé, on ne rencontrait que des soldats et des canons.

CHARLOTTE.

M. de Lux, votre devoir vous appelle à Paris.

DE LUX.

Aussi partirai-je ce soir même, Mademoiselle; mes jours y seront exposés, mais dans les moments de trouble, c'est la place d'un loyal député.

CORDAY, *à Charlotte.*

Eh! bien, ma fille, la voilà cette liberté que tu as tant désirée, que tu me vantes sans cesse, la voilà!

CHARLOTTE, *avec dignité.*

La liberté, mon père; vous appelez la liberté les at-

tentats de misérables qui l'attaquent. Ce sont des crimes commis en son nom et contre elle. Oui, je l'ai désirée, et je l'aimerai toujours. La liberté à mes yeux, c'est l'abolition des injustices, c'est le respect pour l'ordre et pour les lois ; c'est ce que tous les honnêtes gens désirent, et ce que vous, mon père, vous désirez plus que tout autre. Non, les crimes de Marat et de ceux qui lui ressemblent, ne me feront jamais haïr un bien qui doit nous être à tous plus cher que la vie.

ANTOINE *entrant.*

Monsieur, la voiture est là.

CORDAY, *à de Lux.*

Je ne vous retrouverai pas, Monsieur; devant partir ce soir, vous n'avez que le temps de vous préparer. Ainsi donc recevez mes complimens; je me hâte d'aller chercher mon ami, et vous laisse prendre congé de ma fille. (*Il sort avec Henriette.*)

DE LUX, *à Charlotte.*

Ayant reçu vos ordres, Mademoiselle, je me retire à l'instant. Mais quand j'aurai rempli mon devoir, me permettrez-vous de venir en cette ville vous demander la seule récompense qui puisse me flatter.

CHARLOTTE.

Mon père vous a dit, Monsieur, que nous aurions du plaisir à vous revoir.

Il salue et se retire ; Charlotte le suit des yeux d'un air affligé.

SCÈNE XII.

CHARLOTTE *seule.*

Pour la première fois, je sentais dans mon cœur un sentiment tendre, un désir de noble attachement qui eut fait le bonheur de mon avenir. M. de Lux est un honnête homme, son cœur est bon, son âme est élevée; j'avais trouvé en lui ce que j'ai long-temps désiré. Il m'aime, je l'aimerais aussi... Mais cette pensée, il faut la combattre, il faut l'étouffer. Non, je ne songerai plus à monsieur de Lux; c'est aux dangers de mes amis, de ma famille, c'est à mon pays que je dois mon cœur, que je dois ma vie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décoration que le précédent.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, GORSAS, *un livre à la main*, CHARLOTTE, *écoutant la lecture.*

CHARLOTTE.

Voulez-vous continuer.

GORSAS.

Nous en étions resté à la note.

(*Lisant.*)

« C'est une réflexion philosophique et religieuse que, pour châtier les tyrans, Dieu, presque toujours, employa le bras d'une femme, comme s'il voulait laisser deviner dans la faiblesse de l'instrument la force de celui qui l'emploie. Judith, dans le camp d'Holopherne, a délivré les Juifs assiégés; Lucrèce, en se frappant d'un poignard, a fondé la république romaine; Jeanne-d'Arc, en mourant sur un bucher, a chassé les Anglais de notre pays... (*S'interrompant.*) Mon Dieu, Henriette, c'est bien sérieux. (*Il pose le livre sur la table, Charlotte le prend avec un vif sentiment de curiosité.*)

HENRIETTE.

Dis donc, mon père, est-ce que nous ne retournerons pas bientôt à Paris ? On dit que Résicourt est charmant dans la pièce de Lysia.

CORSAS.

Ah ! çà, ma bonne amie, veux-tu que pour entendre chanter Résicourt j'aille porter ma tête à M. Marat?

CHARLOTTE, *interrompant sa lecture.*

Vous croyez donc, Monsieur, que c'est Marat qui fait tout le mal ?

(*Entre M. Corday.*)

SCÈNE II.

CORDAY.

Une lettre de M. de Lux. (*présentant la lettre à sa fille.*) Tiens, veux-tu nous en faire la lecture ?

HENRIETTE.

Ah ! ah ! une lettre d'amoureux, je suis bien curieuse d'entendre ce qu'il dit.

CORSAS.

Oui dà ! Mademoiselle.

HENRIETTE.

Certainement. Je suis sûre que ce sera plus amusant que la lecture de Plutarque.

CHARLOTTE.

Quelle est gentille. (*Elle parcourt des yeux la lettre de M. de Lux.*)

CORDAY.

Ah ! vous aimez les lettres d'amour, petite fille ?

HENRIETTE.

Vous ne pouvez vous en faire une idée. Tenez : à la pension nous jouions au mariage ; si vous saviez les jolies

lettres que j'écrivais à ma future : il y avait de ces demoiselles qui pleuraient en les lisant. Même un jour j'ai été privée de sortir, parce qu'une sous-maîtresse avait trouvé une de mes lettres qui était si bien, si bien, qu'elle a dit que c'était une horreur.

GORSAS.

Mais, ma fille, voilà un talent que je ne vous connaissais pas.

HENRIETTE.

C'est que pour celui-là tu n'as pas payé de maîtres.

CHARLOTTE.

Je crains, ma bonne Henriette, que tu ne sois pas aussi contente de cette lettre que de celles de la pension.

HENRIETTE.

Voyons, lis, nous jugerons.

CHARLOTTE, *lisant.*

« Combien je regrette, Monsieur, d'avoir quitté votre heureux pays ! Pour m'obliger à rester ici plus longtemps, il ne faut rien moins que les ordres de Mademoiselle votre fille, car ma présence y est tout-à-fait inutile et sans résultat. Le pouvoir de la faction maratiste augmente chaque jour et n'aura bientôt plus de bornes ; Marat est le dieu de la Montagne. Qui nous délivrera de cet ignoble despotisme ? L'état de stupeur dans lequel la France est plongée ne permet pas d'espérer dans l'héroïque dévouement qui seul pourrait nous sauver... »

SCÈNE III.

ANTOINE, *entrant précipitamment.*

Monsieur Gorsas, mademoiselle Henriette, cachez-

vous; voilà trois hommes noirs que je ne connais pas, qui veulent forcer l'entrée.

CORDAY.

Comment forcer l'entrée ? Voyons donc cela. (*Il sort.*)

CHARLOTTE.

Il a peut-être mal entendu.

ANTOINE.

Non, Mademoiselle, ils m'ont dit qu'ils connaissaient monsieur Gorsas, qu'ils savaient qu'il était ici avec sa fille. Vous sentez bien que je n'ai pas été dupe de leur ruse.

CHARLOTTE.

Quels hommes penses-tu que ce puisse être ?

ANTOINE.

Comment voulez-vous y distinguer quelque chose aujourd'hui ? tout le monde est habillé de même. Avant la révolution, j'aurais dit sur-le-champ ce qu'était un homme; je voyais ça à sa physionomie, parce que son habit le disait. Je crois, Mademoiselle, que ces trois visages qui sont de l'autre côté, sont trois amis de l'homme, vous savez.

HENRIETTE.

Quel homme?

ANTOINE.

Hé bien ! ce sale marquis; Marat.

CHARLOTTE.

Des amis de Marat.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, M. GORSAS, M. CORDAY, CHARLOTTE, ANTOINE, DANS LE FOND.

CORDAY.

Ce sont encore trois victimes de la faction maratiste, trois de vos collègues de l'assemblée, Lanjuinais, Barbaroux et Gorsas; après avoir erré pendant huit jours, ils viennent comme vous chercher un asyle en ce pays.

CHARLOTTE.

C'est la stupidité qui persécute le talent.

GORSAS.

Vous les avez renvoyés?

CORDAY.

J'ai pensé qu'il était plus convenable de les recevoir dans le salon, où ils vous attendent.

GORSAS.

Oh! mes chers compagnons d'infortune! que j'aille les embrasser.

HENRIETTE.

Allons! je vois que nous n'aurons pas de bal cet hiver.

Tout le monde sort avec M. Gorsas; Charlotte reste seule.

CHARLOTTE. *Elle relit la lettre de M. de Lux.*

« A l'héroïque dévouement qui seul pourrait nous sauver. » Son cœur ne lui inspire donc pas ce dévouement? Il me dit que le sacrifice d'une vie pourrait sauver la France, et lui qui a l'âme si élevée ne se dévoue pas? Il faut qu'un obstacle inconnu, qu'un obstacle invincible le retienne. (*Elle parcourt encore une fois en silence la lettre de M. de Lux.*) De tous les hommes le plus généreux refuse d'exposer ses jours pour la liberté; alors c'est à une faible femme de mourir pour elle. Ce n'est pas le rôle d'une femme; mais puisque les hommes n'ont pas assez de courage, eh bien! oui, M. de Lux, ce sacrifice que vous appelez héroïque, une femme l'accomplira; ma résolution est arrêtée : ce sera Charlotte Corday.

SCÈNE V.

CORDAY, *dans la coulisse.*

Quelle audace! traiter ainsi les représentants de la France, les outrager à la tribune, oser les frapper. C'est une indignité : comment, à cette nouvelle, le peuple ne s'est pas soulevé? Je regrette bien d'avoir engagé M. Adam de Lux à retourner à Paris. La présence des députés y est désormais inutile.

CHARLOTTE, *à part.*

Oui, ce soir même je partirai. (*Corday entre.*)

CORDAY.

Puisque nous voilà seuls un instant, je veux en profiter. J'ai à te faire une confidence qu'il est inutile de re-

tarder davantage. Viens t'asseoir un moment près de moi.

CHARLOTTE, *à part.*

C'est pour la dernière fois.

CORDAY.

La lettre que je t'ai communiquée n'était pas seule, elle était contenue dans une autre, adressée à moi particulièrement, et dans laquelle M. de Lux me supplie de lui accorder la main de ma fille. Il dit que nous sommes dans un état, précaire à la vérité, mais qui peut durer fort long-temps. Il ajoute que l'incertitude même des circonstances doit me faire désirer de trouver dans un gendre un nouvel appui pour mon enfant. Tout cela est fort bien dit et accompagné de raisons qui m'ont paru assez spécieuses. D'un autre côté, ma chère amie, tu sais que tu approches d'un âge où bientôt le nom de demoiselle ne sera plus de mise. (*A mesure que M. Corday développe sa pensée, la figure de Charlotte doit exprimer plus de douleur*). Moi je me fais vieux, et je serais bien aise, avant que de m'en aller, d'avoir auprès de moi, comme toi maintenant, de jeunes enfants que me donnerait ma fille, et qui, en me rappelant son jeune âge, me rajeuniraient moi-même. C'est un beau rêve dont souvent je berce mes chagrins! Je crois donc que M. de Lux a raison de mettre autant d'empressement à obtenir ta main; car certainement tu le rendras heureux et tu seras heureuse avec lui.

CHARLOTTE.

Heureuse! ah! je l'étais avec vous.

CORDAY.

Eh bien, mon enfant, restons ensemble, je te parlais

d'un établissement parce que je croyais y voir ton avantage, nous autres pauvres pères nous n'avons de bonheur que celui de nos enfants. Le tien sera bien simple, bien facile pour moi, puisqu'il ne faut que t'aimer et ne pas te quitter. Ma fille, que je suis heureux, et que de parents envieraient mon sort!

CHARLOTTE.

Ah! mon père.

CORDAY.

A te dire vrai, je ne sais comment j'aurais fait pour me passer de toi.

CHARLOTTE, *cachant sa tête dans ses mains.*

Vous me déchirez le cœur.

CORDAY.

Eh bien, qu'est-ce donc? Hélas, ma chère fille, est-ce qu'une inclination trompée aurait jusqu'à présent motivé tes refus? Confie-moi ta peine; peut-être y a-t-il encore du remède? peut-être retrouverons-nous ce que tu crois avoir perdu pour toujours. Ne me cache rien, je suis ton ami, je t'aiderai, je te servirai. Vas, le cœur d'un père est bien habile!

CHARLOTTE.

Je n'ai pas d'attachement que je veuille vous cacher.

CORDAY.

Tu souffres, mon enfant, oui j'ai tort de te presser davantage. Je vois ce que c'est : tu prends les choses trop vivement; l'arrivée de ces Messieurs, les fausses alarmes d'Antoine t'ont fait mal, ton imagination est irritée, tu as les nerfs fatigués, il te faut du repos, et j'ai mal

choisi l'instant de te parler. Pauvre Charlotte, comme un rien t'agite, avec quelle facilité tu reçois les impressions. (*Il s'apprête à sortir.*) Allons, calme-toi, je te laisse.

CHARLOTTE, *le retenant.*

Encore un moment.

CORDAY.

Tu veux que je reste encore? Veille bien, ma chère fille, sur l'ardeur de tes sentiments; efforce-toi d'en réprimer l'excessive délicatesse. Sais-tu bien que souvent le premier mouvement chez toi n'est pas réfléchi, n'est pas volontaire. Des étrangers mêmes en ont fait l'observation. Te rappelles-tu le bal que M. Gorsas nous a donné?

CHARLOTTE.

Où Marat est venu?

CORDAY.

Oui; et quand Marat est entré, te rappelles-tu que M. de Lux fut obligé de retenir la main de ma fille qui voulait se jeter sur une épée.

CHARLOTTE.

Oui, mon père, il vous insultait.

CORDAY.

Il est vrai; le misérable m'insulta. Et je ne lui ai pas craché à la figure! Je ne sais pourquoi je crus que mon âge et ma qualité de père me défendait de venger... Si j'avais un fils....

CHARLOTTE.

Eh bien! mon père?

CORDAY.

Il vengerait cet affront.

CHARLOTTE.

Vous ne craindriez donc pas qu'un homme de votre nom se mesurât avec Marat.

CORDAY.

Pourquoi donc? Marat! mais c'est un personnage; son audace en a fait un homme célèbre, un des premiers de l'état.

CHARLOTTE.

Croyez-moi, mon père; les femmes savent bien juger les hommes de courage; Marat ne se battrait pas avec votre fils.

CORDAY, *du ton de l'emportement.*

Eh bien! il lui passerait son épée au travers du corps. (*Charlotte embrasse son père.*) Je te comprends, ma fille, tu veux me faire sentir qu'au moment où je te reprends de ta vivacité, je m'emporte moi-même. Tu as raison, nous ne sommes pas plus raisonnables l'un que l'autre. Allons, je vois qu'au lieu de te calmer, je ne fais que te troubler davantage; je vais te laisser seule. Aussi bien, il est tard, nous avons tous les deux besoin de prendre du repos.

CHARLOTTE, *seule.*

Un père est la vivante image de Dieu, je sens que je fais mon devoir. Il faut partir, partir à l'instant même. Oui, à défaut d'une épée, j'aurai un couteau et, comme a dit mon père, je lui plongerai dans le cœur. J'entends quelqu'un. Antoine, est-ce toi?

ANTOINE.

Oui, Mademoiselle.

CHARLOTTE.

Viens ici. (*Entre Antoine.*) A quelle heure part la diligence de Paris ?

ANTOINE, *s'approchant de la pendule.*

Il est dix heures. Elle ne doit pas tarder à partir.

CHARLOTTE.

Vas t'informer si toutes les places sont occupées.

ANTOINE.

Pour ce soir ?

CHARLOTTE.

Oui, et s'il y en a une vacante tu l'arrêteras.

ANTOINE.

Oui, Mademoiselle. (*Il sort.*)

CHARLOTTE.

Au moment de quitter ces lieux où je fus élevée, où je laisse mon père, j'ai besoin que Dieu soutienne mon courage; car je ne me dissimule pas le sort qui m'attend. Allons, Charlotte Corday, cette courte vie n'est rien, tu vas mourir pour la liberté, pour le salut de ton pays. Je ne reverrai donc plus cette maison, je ne verrai donc plus mon père. Adieu, mon père; maintenant je pourrais encore l'embrasser, le serrer con-

tre mon cœur, et dans quelques heures je serai déjà loin de lui; il n'aura plus sa fille, sa fille qu'il aimait tant, dont il était si fier. (*Elle se met à genoux près du fauteuil de son père*). Mon bon ami, mon tendre ami, il n'y a qu'un instant, tu étais là, là : ta main s'appuyait sur ce meuble. (*Elle baise avec ardeur la place où posait la main de son père; elle se relève avec précipitation.*) Mais, j'y songe! peut-être qu'en sacrifiant ma vie, j'expose celle de mon père? Peut-être voudra-t-on venger sur lui la mort de Marat. Oh! il faut qu'il sorte de France, il faut le décider à partir au plutôt. Mais quel prétexte imaginer?

(*Entre Antoine.*)

SCÈNE VI.

ANTOINE.

Mademoiselle, les chevaux sont à la voiture. Maintenant vous me direz peut-être qui part de chez nous ce soir. Est-ce M. Gorsas? est-ce un secret qu'on veut me cacher?

CHARLOTTE.

Écoute, Antoine, je ne te regarde pas comme un domestique, mais plutôt comme un parent, comme un ami. Un secret que je ne puis te confier maintenant, mais que tu sauras dans quelques jours, m'oblige à m'expatrier. La vie de mon père est en danger... il faut qu'il passe en Angleterre.... j'irai vous rejoindre, mais avant cela, il faut que j'aille à Paris. Mon cher Antoine, je t'en prie, fais partir mon père; partez demain, partez le

plutôt possible. Mon vieil Antoine, ne m'oublie pas, prie Dieu pour moi. (*Elle le serre dans ses bras.*) Adieu! adieu! adieu! aie bien soin de mon père.

ANTOINE, *resté seul et d'un ton accablé.*

On ne m'abuse pas ainsi! Mademoiselle, vous trompez votre père, vous trompez votre vieux domestique; nous en mourrons de chagrin.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Maison de Marat. Une petite salle, une porte à droite, une porte à gauche, une table, une écritoire et du papier.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, *debout sur le pas de la porte, tenant à la main plusieurs papiers.*

Citoyen, ta pétition sera remise, et la tienne aussi, oui, citoyenne, aussitôt que Marat sera rentré, je la lui remettrai moi-même. (*Elle ferme la porte.*) Avec toutes leurs paperasses, ils sont insupportables. Comme si le gouvernement pouvait entrer dans de pareils détails!

(*Elle déchire les lettres et les jette sous la cheminée.*)

Ah!... en vérité, je m'applaudis de n'avoir pas émigré. J'ai hésité long-temps; la petite comtesse voulait m'entraîner, le chevalier me promettait ses plus charmantes aventures; à entendre tous ces Messieurs, ce n'était qu'un voyage d'agrément, un triomphe qu'on se préparait pour le retour. Nos jeunes folles partaient en calèche, comme pour une chasse, une partie de campagne. Eh, eh! la révolution se prolonge; elle pourra même durer long-temps. Au fait, conduire les affaires sous le nom de citoyenne ou sous le nom de marquise, que m'importe? Je reçois des pétitions, je protège, je suis utile à mes amis, mes ennemis me craignent, j'obtiens un emploi pour celui-ci, une petite pension pour moi, c'est

toujours à peu près la même existence, car nous autres gens de qualité, nous sommes plus tolérants qu'on veut bien le dire; pourvu qu'on nous donne, peu nous importe le nom du gouvernement. Pour tout dire, en un mot, Marat a du crédit, et moi j'adore les hommes qui ont du crédit. (*On frappe.*) Ouvrez la porte. M. de Lux! que vient-il faire ici?

SCÈNE II.

DE LUX, LA MARQUISE.

DE LUX.

La citoyenne voudra-t-elle bien se souvenir de m'avoir rencontré dans le monde?

LA MARQUISE.

Oui, citoyen. (*A part.*) Charmant cavalier; cet homme-là m'a toujours plu infiniment.

DE LUX.

Et me conserver la bienveillance qu'elle m'a témoignée dans d'autres temps?

LA MARQUISE.

Oui, citoyen. Je n'ai pas plus de fierté aujourd'hui que je n'en avais alors. Qu'y a-t-il pour ton service?

DE LUX.

Je sais que la citoyenne a toute la confiance de Marat.

LA MARQUISE.

Marat a pour moi quelque amitié.

DE LUX.

Après huit mois de courses, de démarches et de sollicitations faites dans l'intérêt d'une pauvre veuve, mère de quatre enfants et qui meure de besoin, désespérant de réussir, j'allais abandonner cette malheureuse affaire lorsque je me rappelai que j'avais près de Marat une protectrice; elle daignera sans doute s'intéresser au sort d'une malheureuse vraiment digne de sa pitié.

LA MARQUISE.

Comment donc! mais c'est avec grand plaisir que je m'occuperai de cette demande, ne serait-ce qu'à cause de celui qui l'appuie; (*à part.*) au fait, il est mieux que Marat. (*Haut.*) Un jeune homme estimable, qui a de belles qualités, du talent, un nom (*se reprenant*), pas de nom, pas de nom, je voulais dire du civisme. Sais-tu que l'uniforme national te sied à ravir; très-bien, très-bien. Ah! çà, pourquoi cet habit? est-ce que nous avons aujourd'hui une revue?

DE LUX.

Non pas, citoyenne, mais je commande le poste voisin.

LA MARQUISE.

Le poste de la place des Cordeliers! ah! tu es de ma section. Comment, logé si près de moi! C'est très-mal à toi de n'être pas venu voir plus tôt une ancienne connaissance. Il faut venir me voir, mon cher.

DE LUX.

Je suis reconnaissant de cet intérêt; je crains cependant qu'elle ne puisse renverser un obstacle qui s'oppose à la réussite de ma demande.

LA MARQUISE.

Cet obstacle?

DE LUX.

C'est le peu de sympathie qui existe entre Marat et moi.

LA MARQUISE.

Marat ne t'aime pas?

DE LUX.

Pas beaucoup.

LA MARQUISE.

J'en suis peu étonnée, mais que cet obstacle ne t'inquiète pas, je saurai le franchir.

DE LUX, *lui présentant la pétition.*

Je puis donc compter sur une protection....

LA MARQUISE, *prenant le papier.*

Sais-tu que, pour un homme qui a du monde, tu es singulièrement timide?.. il est vrai que tu dois être un peu inquiet sur ta démarche. Avant de te décider à venir chez moi, tu as dû te demander si j'avais de la mémoire; oui, mon jeune ami, très-bonne mémoire, et je me rappelle on ne peut mieux certain bal où l'on affecta de ne pas me reconnaître, où M. de Lux aurait rougi d'adresser la parole à l'amie de Marat.

DE LUX.

Mais il me semble, au contraire, que dans cette circonstance...

LA MARQUISE.

Va, je ne rappelle cette injure que pour te prouver mon bon cœur en te faisant voir que j'ai pardonné.

DE LUX.

Mais, citoyenne...

LA MARQUISE.

Chut... je crois entendre rentrer Marat.... retire-toi et sois tranquille, je me charge de ta demande, elle réussira. Reviens me voir au plutôt et tu verras que ma faveur n'a fait que changer d'habit et de nom. Adieu, mon cher, bonjour. (*M. de Lux sort.*) Je suis bien aise de trouver l'occasion de me venger de M. de Lux en obtenant pour lui la protection de Marat. (*Entre Marat.*)

SCÈNE III.

MARAT, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

(*A part.*) Oh! l'odieux masque. (*Haut.*) Te voilà, cher ami. Tu t'es absenté bien long-temps; comment vas-tu? (*Sans répondre, il va s'asseoir à la droite du théâtre.*) Tu souffres? (*Il ne répond pas.*) Marat?...

MARAT.

Laisse-moi tranquille.

LA MARQUISE.

(*A part.*) Qu'il est aimable! (*Haut.*) Mon cher ami, tu te fatigues trop; tu négliges ta santé comme si ta vie était la chose du monde la moins importante : comme si la France pouvait se passer de toi; aie pitié de toi, je t'en prie; si tu ne le fais pas par amour pour la république, que ce soit par amour pour moi. Tu me feras mourir de chagrin.

MARAT.

Quel est ce muscadin que j'ai rencontré au bas de l'escalier?

LA MARQUISE.

Au bas de l'escalier.

MARAT.

Oui, un épauletier.

LA MARQUISE.

Ah ! un garde national, c'est l'officier du poste voisin qui venait s'informer des nouvelles de ta santé.

MARAT.

Son nom ?

LA MARQUISE.

Il ne l'a pas dit.

MARAT.

Je connais ce visage là, je l'ai vu quelque part, il me déplaît. Je n'ai que faire de la curiosité de ce fat ; qu'il reste chez lui.

LA MARQUISE.

Comment, lorsqu'on vient...

MARAT.

Je ne vais pas savoir de ses nouvelles ; qu'il ne vienne pas savoir des miennes.

LA MARQUISE.

Il m'a paru fort poli.

MARAT.

Fort poli. Ah ! je le crois bien, hein ! Pourquoi Madame ne reçoit-elle pas à sa toilette les poupards de la garde nationale ? Je te dis que tu n'es qu'une marquise.

LA MARQUISE.

A qui en as-tu donc ce matin ?

MARAT.

Et toi, pourquoi es-tu venue me voir?

LA MARQUISE.

Il est vrai que j'ai bien tort de vous aimer.

MARAT.

Toi, m'aimer? Tu aimes le pouvoir que j'ai, pas autre chose ; si j'étais renversé, tu me planterais là. Veux-tu que je te dise pourquoi tu restes auprès de moi, c'est pour le même motif qui t'attachait au vieux duc; c'est pour intriguer, pour placer, pour déplacer, solliciter, attraper une pension ici, une somme là.

LA MARQUISE.

Mais en vérité!.....

MARAT.

Oh! je vous connais bien! J'ai été le médecin des belles dames, des comtesses, des duchesses, de la noblaille ; des femmes qui faisaient plus de cas de leur chien que d'un roturier, qui se croyaient pétries d'une pâte, d'une terre à part; qui auraient mieux aimé cent fois passer leur vie à décroter les bottes d'un gentilhomme que de s'allier à un honnête homme... Mais je t'ai déjà dit de te taire; tu vois que j'ai du soufre embrasé dans la poitrine, que je peux à peine respirer, et tu es là à me tourmenter, à me fatiguer.

(*La Marquise se retourne pour passer dans la pièce voisine.*)

MARAT.

Que sont ces papiers que tu tiens à la main?

LA MARQUISE, *lui présentant la pétition de M. de Lux.*

C'est la pétition d'une pauvre veuve qui long-temps a joui du sort le plus brillant et qui, aujourd'hui mère de quatre enfans, languit dans la dernière indigence.

(*Tandis que Marat lit cette lettre, la Marquise dit à part*):

Voici le moment de solliciter. Je crains que quelqu'un ne vienne nous déranger, il faut défendre la porte. (*Haut.*) Mon ami, tu es souffrant, il ne faut recevoir personne, je veux te mettre sous clé. (*Elle s'approche de la porte.*)

MARAT, *interrompant sa lecture.*

Pas du tout, pas du tout. Je te le défends, reste là. Il y a des portes chez moi pour me défendre contre les injures de l'air, mais non pas pour empêcher le peuple d'entrer, de venir m'exposer ses besoins, ses souffrances. Je veux qu'on puisse me voir à toute heure sans rencontrer aucun obstacle; c'est là mon étiquette ! Elle ne te plaît pas, j'en suis désolé !

(*Continuant sa lecture.*)

Cette femme cessera-t-elle de me poursuivre de ses intrigues? c'est pour la dixième fois que je reçois de ses lettres. Elle est d'une famille aristocrate, ce n'est pas mon affaire, qu'elle s'adresse à ses parens, à ses amis, aux personnes de sa condition, moi je suis le défenseur du peuple, et voilà tout. (*Il jette le papier à terre.*)

LA MARQUISE.

Pauvre et mère de quatre enfans, sans pain, elle fait partie du peuple.

MARAT.

J'ai promis son emploi à un homme de 70 ans, à un

ouvrier qui n'a jamais eu quinze sous de revenu. Lui aussi a une nombreuse famille... Eh bien! ta veuve a été heureuse pendant sa jeunesse, elle souffrira sur ses vieux jours; mon ouvrier a manqué de pain toute sa vie, il en aura pour sa vieillesse; chacun son tour.

LA MARQUISE.

Ne serait-il pas plus juste...

MARAT.

Madame la Marquise, mêlez-vous de vos affaires. La politique n'est pas la science des femmes; allez me faire préparer un bain, cela vaudra beaucoup mieux.

LA MARQUISE, *à part.*

Je reviendrai sur la pétition de M. de Lux dans un moment plus favorable. (*Elle sort.*)

MARAT, *seul.*

Il faut que l'énergie de mon âme supplée aux forces qui manquent à mon corps..... La besogne de Marat n'est pas faite... Oui, je l'ai dit et je le répète : deux cent soixante et dix mille..... Ils m'appelleront, s'ils veulent, un tigre altéré de sang: deux cent soixante et dix mille !. .. Ah !.... que je souffre ! un feu continuel me dévore les entrailles.... et puis, par intervalles, des faiblesses où il me semble que je vais rendre l'âme... Aussi voilà ce que c'est; à quoi ça mène: discuter tout le jour, écrire toute la nuit... je brûle le flambeau par les deux bouts... Ah ! si l'on pouvait voir à nu le cœur d'un ambitieux, quel spectacle utile au repos du monde !.. Et qu'est-ce qu'on a obtenu pour prix de tant de sacrifices ? de la puissance? j'aimerais mieux la santé... Je

n'ai pas long-temps à me traîner ici-bas au milieu de tous ces hommes qui me haïssent. Eh! bien, tant mieux; autant vaut dormir entre quatre planches que de souffrir dans un bain! Tout sera fini!.... mon âme.... (*Intervalle de silence.*) Eh bien! voyez donc, quand je suis seul un moment, comme mon imagination s'égare, comme ma tête va.... la solitude ne me vaut rien.... Ma bonne amie, ma bonne amie.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce?

MARAT.

Je suis triste; venez donc près de moi.

LA MARQUISE, *d'un air mécontent.*

Pour m'entendre injurier de nouveau.

MARAT.

Est-ce que je vous ai dit des injures?

LA MARQUISE.

Il faut avouer que je suis bien malheureuse!

MARAT.

Ainsi vous refusez de me tenir compagnie un instant.

LA MARQUISE.

A quoi bon?

MARAT.

De causer un moment ensemble.

LA MARQUISE.

Causer? vous distraire? Non, vous savez bien que je ne viens vous voir que pour intriguer, pour solliciter.

MARAT.

Il est vrai que j'ai été un peu trop loin. Que veux-tu? les hommes qui souffrent ne sont pas maîtres d'eux-mêmes. Je regrette de t'avoir parlé de la sorte; et, je t'assure, je voudrais trouver un moyen de me le faire pardonner; je t'en prie, ma chère, demande-moi quelque chose.

LA MARQUISE.

Que veux-tu que je te demande? je n'ai jamais désiré que ton amitié, tu me la refuses; je ferai en sorte de m'en consoler.

MARAT.

Chère amie!

LA MARQUISE.

En vérité, il n'y a pas d'exemple d'une injustice pareille! Comment! parce que la misère d'une pauvre veuve, d'une mère de famille m'inspire de la pitié, je me vois traitée comme ne le serait pas la maîtresse d'un soldat aux gardes?

MARAT.

Je te le répète, je souffre; combien de fois faudra-t-il donc te le dire. Voyons veux-tu qu'on laisse l'emploi à cette veuve, y tiens-tu?

LA MARQUISE.

J'y tiens, j'y tiens comme on tient à une chose juste; pas autrement.

MARAT, *impatienté.*

Mais enfin, le veux-tu?

LA MARQUISE.

Et ton protégé?

MARAT.

On tâchera de lui trouver autre chose.

LA MARQUISE, *lui prenant la main avec affection.*

A la bonne heure!

MARAT.

Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Oui.

MARAT.

Coquette! tu ne m'aimes pas, mais tu es charmante. J'aime mieux une femme d'esprit qui ne m'aime pas qu'une bête qui m'adorerait. Et puis, tu es d'illustre origine, et, quoique je crie contre la noblesse, j'ai toujours aimé les femmes nobles.

LA MARQUISE.

C'est un goût assez commun aux Français.

MARAT.

Aux Français! mais je ne le suis pas, moi.

LA MARQUISE.

C'est juste. Je l'oubliais.

MARAT, *avec dérision.*

Je suis un helvétien, un suisse de Neuchâtel...

(*Il fait un mouvement de douleur.*)

Mais, dis-moi, je t'avais demandé un bain.

LA MARQUISE.

Il est tout près.

MARAT, *se levant et s'acheminant avec peine vers la baignoire.*

Donne-moi le bras : tu m'aideras à marcher. (*Il s'appuie sur le bras de la Marquise.*) Ah ! quelle souffrance ! Chaque mouvement est une torture.

LA MARQUISE.

Le bain te sera bon.

MARAT.

Il n'y a qu'une chose qui me soit bonne : c'est ta gaîté, c'est ton esprit.

LA MARQUISE, *riant.*

Mon esprit? Ah ! mon pauvre Marat, s'il te faut si peu de chose pour guérir, c'est que tu n'es pas bien malade. Mais, cher ami, comment se fait-il que, toi médecin, tu ne puisses te guérir.

MARAT.

Il est plus facile de donner des conseils aux autres que de s'en donner à soi-même.

LA MARQUISE.

Tu devrais consulter tes confrères.

MARAT.

Moi, consulter des médecins?...

LA MARQUISE.

Est-ce que tu ne crois pas à la médecine?

MARAT.

Comme les prêtres croient à la religion.

LA MARQUISE.

Moi je n'y crois pas non plus.

MARAT.

A quoi? à la religion ou à la médecine ?

LA MARQUISE.

A la médecine.

MARAT.

Et à la religion ?

(*Dans ce moment, on voit entrer Charlotte Corday : Marat passe dans la coulisse.*)

LA MARQUISE, *à part et sans voir Charlotte.*

S'il y avait un Dieu, n'aurait-il pas déjà puni Marat ?

(*La Marquise entre dans la coulisse.*)

SCÈNE IV.

CHARLOTTE, LA MARQUISE, MARAT.

CHARLOTTE.

Me voici chez Marat. Serait-il déjà sorti? L'occasion m'échapperait-elle encore? Non, je l'entends qui parle. (*Elle entr'ouvre son schall pour s'assurer que son poignard est placé de manière à pouvoir être saisi facilement.*)

LA MARQUISE.

Est-ce qu'il y a quelqu'un de l'autre côté? Il me semble que j'ai entendu... Eh bien !

CHARLOTTE.

Citoyenne.

LA MARQUISE.

Que veux-tu?

CHARLOTTE.

Je voudrais parler à Marat.

LA MARQUISE.

Il est impossible de lui parler, il est accablé.

CHARLOTTE.

Rien qu'un mot.

LA MARQUISE.

Mais non, mais non.

CHARLOTTE.

Je ne ferai qu'entrer et sortir.

LA MARQUISE.

En vérité, ma chère, c'est abuser.

CHARLOTTE.

Pardon, citoyenne, je me retire.

LA MARQUISE.

Reviens plus tard.

CHARLOTTE.

Il sera peut-être sorti.

LA MARQUISE.

Ah! je ne réponds de rien; les affaires du peuple l'appellent souvent dehors.

CHARLOTTE.

Je suis déjà venue deux fois.

LA MARQUISE.

Mais enfin, citoyenne, dans ce moment, il se met au bain, tu ne peux pas entrer.

CHARLOTTE, *à part.*

Quel moment propice ! (*Haut.*) Aussi n'insisterai-je pas si je n'étais accablée de fatigue. Serait-il indiscret de s'asseoir un instant dans cette salle ; seulement le temps de se reposer : vraiment je crains de tomber sur l'escalier.

MARAT, *à haute voix.*

Ma chère amie, il y a donc quelqu'un près de toi.

LA MARQUISE.

Mais oui, c'est une jeune fille qui, déjà deux fois, est venue pour te parler.

MARAT, *il répète d'un air maussade.*

Eh ! pour me parler.

CHARLOTTE, *à la Marquise.*

Oh ! citoyenne, je t'en supplie, fais donc qu'il m'accorde cinq minutes d'audience.

LA MARQUISE, *élevant la voix.*

Elle assure n'avoir que deux mots à te dire.

MARAT.

Que me veut-elle ?

CHARLOTTE.

J'arrive de Caen, votre amour pour la patrie vous fait sans doute désirer de connaître ce qui se passe dans cette partie de la république. Ayez la bonté de me recevoir, je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France.

MARAT.

Puisque tu arrives de Caen, je ne serai pas fâché d'avoir des nouvelles des brigands du Calvados.

(*Charlotte s'avance ; elle s'arrête sur le pas de la porte.*)

LA MARQUISE.

Pendant ce temps, je vais écrire à mon beau protégé pour lui apprendre le résultat de ma demande.

(*Elle s'assied et écrit au crayon.*)

MARAT, *à Charlotte.*

De quel pays es-tu ?

CHARLOTTE.

De la Normandie.

MARAT.

Ah ! c'est là ta patrie ; c'est un infâme pays peuplé de fédéralistes, de girondins, de partisans de Lafayette ; ils voudraient me culbuter, ces messieurs ; mais, si je triomphe, garre à la Normandie ! Quels sont les députés que tu as vus à Caen ?

CHARLOTTE.

J'ai vu...

MARAT

Approche, que j'écrive leur nom à mesure que tu me les diras.

CHARLOTTE.

J'ai vu Laujuinais.

MARAT.

Il était arrêté ; on a séduit ses gardes, mais ceux qu'on a séduits ne m'échapperont pas.

(*Charlotte Corday porte sa main sous son mouchoir.*)

Après.

CHARLOTTE, *d'une voix émue.*

Le jeune Barbaroux.

MARAT.

Très-bien, très-bien ! tout cela ira à l'échafaud.

CHARLOTTE, *tirant son poignard et s'élançant dans la chambre où est Marat.*

A l'échafaud !

MARAT, *criant.*

A moi, ma chère amie !

LA MARQUISE, *accourant.*

Ah ! mon Dieu !

(*Elle accourt, pousse un cri d'effroi, et traverse la scène en courant vers la porte de droite.*)

Au secours ! au secours ! on vient d'assassiner Marat. Mes amis, courez chercher la garde au poste voisin.

(*La voix de la marquise est couverte par une foule de voix qui crient : Au secours ! à l'assassin!*)

(*Charlotte vient se placer sur le devant de la scène et attend, immobile, qu'on vienne l'arrêter.*)

LA MARQUISE, *revenant sur la scène.*

Oh ! malheureuse, qu'as-tu fait ? Pauvre folle ! sauve-toi, voici la garde nationale qui accourt. On va te déchirer, sauve-toi donc. (*Courant vers la salle de gauche.*) Il y a peut-être encore de l'espoir.

(*Elle y entre.*)

SCÈNE V.

DE LUX, *dans la coulisse.*

Ne laissez entrer personne ; l'assassin pourrait se glisser dans la foule. Je crains que déjà il ne se soit échappé.

CHARLOTTE, *s'élançant à sa rencontre.*

Non, c'est moi.

DE LUX.

Ah !

CHARLOTTE.

M. de Lux, empêchez que mes membres ne soient déchirés par la populace. Faites-moi livrer à mes juges : c'est la seule grâce que je demande.

(*Entre un commissaire qui traverse la salle et passe dans le cabinet du bain.*

CHARLOTTE.

Ne vous exposez pas à une mort certaine et inutile.

DE LUX.

Que faire, ô mon Dieu ! Peut-être que votre dévouement va enflammer le courage du peuple : peut-être vous délivrera-t-on.

(*Le bruit de la foule va en croissant.*)

DE LUX, *se retournant sur le pas de la porte.*

Au nom de la loi, citoyens, retirez-vous ; quel que soit le crime, c'est aux magistrats et non au peuple à faire justice.

LE COMMISSAIRE, *entrant sur la scène.*

Il est mort ! (*à Charlotte.*) Tu mériterais bien qu'on te laissât déchirer par le peuple !

DE LUX.

Citoyen commissaire, une fois que le coupable est sous la main de l'autorité, nous devons l'entourer de tous les égards dus au malheur, quelque criminel qu'il soit.

LE COMMISSAIRE, *se plaçant à une table.*

Les assassins ne méritent aucun égard.

DE LUX.

Quoi ! si elle a commis un crime, est-ce une raison pour en faire commettre un à la foule. Je vois que les fautes du peuple sont bien souvent celles de ses magistrats, qui pourraient les prévenir.

LE COMMISSAIRE.

Tous ces beaux raisonnemens sont faciles à faire lorsqu'on est de sang-froid.

DE LUX.

Un magistrat doit toujours être de sang-froid.

LE COMMISSAIRE, *une plume à la main et s'adressant à Charlotte.*

Réponds à mes questions. Quel est ton nom ?

CHARLOTTE.

Charlotte Corday.

LE COMMISSAIRE.

De quel pays es-tu ?

CHARLOTTE.

Faites-moi grâce de ce ridicule interrogatoire, c'est moi qui ai tué Marat ; que vous faut-il de plus ? Oui c'est moi, j'ai tué un homme pour en sauver mille; j'ai tué une bête féroce pour donner le repos à mon pays.

LE COMMISSAIRE.

Moins de promptitude, je te prie ; songe que tu es sous le glaive de la loi.... Qui t'a poussée à commettre ce crime ?

CHARLOTTE.

Personne.

LE COMMISSAIRE.

Personne ! A quel prêtre te confessais-tu ?

CHARLOTTE.

Je ne me confesse qu'à Dieu qui, dans le Ciel, écoute la voix des opprimés et punit les tyrans.

LE COMMISSAIRE.

Y a-t-il long-temps que tu avais formé cet abominable projet ?

CHARLOTTE.

Depuis que les ennemis de la France ont proscrit dans la convention nationale les députés du peuple.

LE COMMISSAIRE.

Tu persistes dans le refus d'avouer tes complices.

CHARLOTTE.

J'ai dit la vérité.

LE COMMISSAIRE, *se levant.*

Le commandant de la force armée va faire écrouer cette femme à la prison de l'Abbaye, en attendant qu'on la traduise devant le tribunal révolutionnaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIEME ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Entre Charlotte Corday, suivie du commissaire et entourée de gardes qui s'arrêtent à la porte).

LE COMMISSAIRE, *lisant.*

En exécution de l'arrêt du tribunal révolutionnaire, ouï en ses conclusions l'accusateur public, je commissaire de la commune de Paris, notifie à Charlotte Corday la décision par où il lui est accordé trois quarts d'heure pour se préparer à la mort. (*Il lui remet le papier*). Eh bien! tu as entendu; persisteras-tu jusqu'à la fin dans ton criminel silence? Voyons, fais des aveux, c'est le seul moyen qui te reste de fléchir ou du moins d'adoucir les rigueurs de la justice. Charlotte Corday, au nom de la liberté que tu as invoquée devant le peuple, je te somme de me répondre : as-tu des complices.

CHARLOTTE.

Oh oui! j'ai des complices.

LE COMMISSAIRE.

Oui! et quels sont-ils?

CHARLOTTE.

Tous les amis de la liberté! Ah! Monsieur, ne m'interrogez pas davantage, car vous et beaucoup d'entre

vous ne sauriez comprendre ce que peut inspirer d'horreur et d'exaltation une tyrannie comme celle de Marat; ce que peut inspirer dans une âme pure le saint amour de la patrie. Ah! vous aimerez mieux supposer des vices ou de la folie; supposer qu'un prêtre fanatique a conduit ma main; supposer que j'ai obéi aux vengeances d'un amant adoré; supposer même qu'en invoquant la liberté j'agissais pour l'émigration et l'Angleterre. Ainsi vous m'avez injuriée au tribunal, ainsi vous m'avez abreuvée d'ignominie devant le peuple. Misérables anarchistes que vous êtes, bourreaux de mon pays, le despotisme n'a pas de plus forts soutiens que vous! C'est vous, ce sont vos crimes qu'il invoque contre la liberté; vos massacres lui servent d'excuse, et si jamais il revient en France, ce sont vos attentats qui l'auront rappelé. (*Montrant le papier que le commissaire lui a remis*). Monsieur le commissaire, la loi veut qu'en ce moment je sois seule, elle ordonne aussi qu'on me fasse venir les personnes que j'aurai demandées. M. de Lux, officier de la garde nationale, est dans la prison, je l'ai vu; au nom de la loi je vous somme à mon tour de faire savoir à cet officier que je désire lui parler. Songez que déjà il est averti. (*Le commissaire sort*).

SCENE II.

CHARLOTTE, *seule.*

Je croyais que le peuple me bénirait de l'avoir délivré de Marat; au lieu d'action de grâces, je n'ai entendu sur mon passage que des injures, des malédictions. Ah! qu'il est douloureux de mourir avec la haine de ceux que l'on a sauvés. Pauvre Charlotte, que n'es-tu restée près

de ton père! (*Elle essuie les larmes de ses yeux; puis, après quelques momens de silence, se relevant avec courage*). Qu'importe, j'ai fait mon devoir; le temps me rendra la justice qui m'est due.

(*Entre M. de Lux, il s'incline profondément*).

SCENE III.

CHARLOTTE, DE LUX.

CHARLOTTE.

Monsieur de Lux, j'ai encore une demi-heure à vivre, j'ai voulu vous parler....

DE LUX, *l'interrompant.*

Mademoiselle Corday, le temps presse, nous sommes seuls un instant, sachez que je suis décidé à vous enlever à la mort et que cette résolution a pu seule me soutenir; des hommes courageux ont juré de mourir pour vous; ils se trouveront à la porte de votre prison au moment où vous sortirez; j'ai la certitude que nous serons soutenus, que le peuple....

CHARLOTTE *lui tend la main.*

Je vous remercie, Monsieur, je n'attendais pas moins de vous; mais votre attachement pour moi vous abuse, Dieu me jugera, M. de Lux; mais les hommes doivent me punir, car j'ai sauvé mon pays par un meurtre, et le meurtre, quel qu'en soit le but, est un crime que la société doit venger. Il faut d'abord que mon sang coule

sur l'échafaud, c'est un sacrifice que demande la liberté. Ainsi, Monsieur, je vous défends de chercher à me sauver; vous allez me donner votre parole, me jurer que vous renoncez à cette résolution; autrement vous me mettriez dans la nécessité d'avertir mes gardiens.

DE LUX.

Ah! Mademoiselle, laissez-moi vous sauver, laissez-moi....

CHARLOTTE.

J'ai sacrifié à la liberté mon père et vous, Monsieur; faites comme moi.

(*On entend ouvrir la porte*).

SCÈNE IV.

DE LUX, LE COMMISSAIRE, CHARLOTTE.

LE COMMISSAIRE.

Charlotte Corday, tu n'as pas demandé à voir d'autres personnes que le citoyen Adam Lux.

CHARLOTTE.

Non, Monsieur, c'est sans doute un prétexte de votre part pour venir me troubler; mais je puis achever devant vous ce que j'avais à dire à Monsieur. (*S'adressant à Lux*). M. de Lux, je vous charge de témoigner à mon avocat, M. Chauveau Lagarde, ma reconnaissance pour la manière délicate et généreuse dont il m'a défendue devant mes juges. (*Au commissaire*). Voilà ce que j'avais encore à dire à Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Je puis te surveiller, et n'ai pas besoin de prétexte pour faire ouvrir les portes de la prison; mais il y a en

effet dans une salle du bas, un homme âgé qui insiste pour te parler, et comme nous ne répondions à son obstination que par les termes de la loi, il s'est réclamé du citoyen Adam de Lux.

DE LUX.

De moi?

LE COMMISSAIRE.

Oui, citoyen, l'intention de l'assassin est-elle qu'il soit introduit?

CHARLOTTE.

J'ignore qui ce peut être. M. de Lux, je m'en rapporte à vous, puisque cet homme vous connaît : allez voir et vous le ferez entrer si vous le jugez à propos. (*Lux sort.*)

SCÈNE V.

LE COMMISSAIRE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Un homme âgé, dites-vous?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

CHARLOTTE.

Qui donc serait-ce? (*Elle réfléchit.*)

LE COMMISSAIRE, *l'interrompant.*

Charlotte Corday, l'heure avance.

CHARLOTTE.

Vous craignez donc bien que je ne jouisse tranquillement des derniers instans de la vie?

LE COMMISSAIRE.

Tu n'as aucune demande à faire.

CHARLOTTE.

Non, Monsieur.... Ah, pardonnez-moi; avez-vous un crayon et du papier? (*Le commissaire lui présente l'un et l'autre.*) J'ai oublié de parler de cela à M. de Lux; (*elle écrit quelques mots.*) d'après l'arrêt du tribunal, tous nos biens sont confisqués, n'est-il pas vrai?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

CHARLOTTE, *écrivant.*

Je dois quelques petites choses au concierge : je charge M. Chauveau Lagarde, d'acquitter cette dette; je connais assez son caractère pour être sûre qu'il sera touché de cette distinction dans la position où je suis, c'est la seule manière qui me reste de lui témoigner mon amitié. Je vous supplie, Monsieur, de lui remettre ce billet.

LE COMMISSAIRE.

Voilà tout ce que tu as à me dire?

CHARLOTTE.

Oui, Monsieur.

LE COMMISSAIRE.

Tu refuses toute espèce d'aveu.

(*Elle ne répond pas; après un moment de silence, le commissaire sort.*)

CHARLOTTE, *seule.*

Quel est donc ce vieillard qui désire me parler? (*Après un instant de réflexion.*) Eh mon Dieu! c'est en vain que je cherche qui ce peut être. Personne; je ne dois plus voir personne. On a voulu éloigner M. de Lux, il ne re-

viendra pas. Cet étranger qui se réclame de son nom... Ce n'est qu'un prétexte pour lui cacher les apprêts de ma mort. (*On entend pousser les verroux.*) On vient me chercher, sans doute; emmenez-moi, je suis prête. (*La porte s'ouvre, Charlotte se retourne, elle pousse un cri et va tomber dans les bras de son père. Il est suivi d'Antoine et de M. de Lux.*)

CORDAY, *sanglottant.*

Ma fille, ma chère fille, qu'as-tu fait?

(*Lux et Antoine voyant que M. Corday est prêt à défaillir, le retiennent et le placent sur une chaise; Charlotte se met à genoux devant lui et le serre dans ses bras. Lux et Antoine, la tête cachée dans les mains, se tiennent debout derrière la chaise de M. Corday.*)

CHARLOTTE.

PARDONNEZ-MOI D'AVOIR DISPOSÉ DE MA VIE SANS VOTRE PERMISSION... A MON DÉPART DE CAEN J'AI CHERCHÉ A VOUS PERSUADER QUE JE PASSAIS EN ANGLETERRE, C'EST QUE J'ESPÉRAIS GARDER LE SECRET, CELA N'A PAS ÉTÉ POSSIBLE; mon père, comme vous êtes pâle! comme vous souffrez! comme la douleur vous accable! pourquoi pleurer ainsi mon sort? Ne voyez-vous pas que j'ai rendu votre nom immortel... Dans quelques années, toute la France, en plaignant ma mort, bénira votre nom.

CORDAY.

Ma fille! ma chère enfant! Ils vont tuer mon enfant!

CHARLOTTE.

MON PÈRE, IL FAUT PLUTÔT SE RÉJOUIR DE MA MORT QUE LA PLEURER, CAR LA CAUSE EN EST BELLE. QUAND VOUS REVERREZ MES PARENS, DITES-LEUR QUE JE PENSAIS A EUX AU MOMENT DE

MOURIR, QUE JE LES AIME DE TOUT MON CŒUR ET QUE MON SUPPLICE NE DÉSHONORERA PAS MA FAMILLE; encore une fois, mon père, pardonnez-moi ! mon pauvre père, bénissez votre fille qui va mourir..! Et mon vieil Antoine? vous lui direz...

ANTOINE.

Mademoiselle, je suis près de vous.

CHARLOTTE, *sans se relever, et lui tendant la main.*

Ah! Antoine, embrasse-moi donc, je ne t'avais pas vu mon vieil ami. Eh bien, voilà ta pauvre Charlotte qui s'en va la première; mon père n'aura plus que toi, Antoine, il faudra redoubler d'attention. Mais pourquoi donc as-tu laissé venir mon père dans ma prison ?

ANTOINE, *s'approchant de M. Corday.*

Monsieur, vous m'avez promis de vous retirer aussitôt que je vous en prierais; j'ai compté sur votre parole.

DE LUX, *à M. Corday.*

Monsieur Corday, votre fille vous donne l'exemple d'un sublime courage !

CORDAY.

Non, laissez-moi, laissez-moi mourir avec ma fille, ma chère enfant; elle ne m'a pas quitté un seul jour pendant ma vie, je ne la quitterai pas à l'instant de sa mort ?

CHARLOTTE.

Mon père... (*On entend le bruit des verroux.*) Ah! au nom du ciel, Messieurs, emmenez mon père? Oh mon Dieu! on veut donc me faire mourir deux fois ?

SCENE VI.

(*Entre un guichetier une corde à la main, le commissaire et plusieurs gardes. A cette vue, M. Corday pousse quelques sons inarticulés, et tombe évanoui. Antoine et M. de Lux l'entraînent sur un banc placé à gauche dans le fond du théâtre.*)

LE COMMISSAIRE, *il s'approche de M. Corday.*

Quel est cet homme? Pourquoi est-il ainsi renversé?

CHARLOTTE, *à part.*

Que répondre, ô mon Dieu? (*Avec vivacité.*) Monsieur c'est un vieillard auquel je dois beaucoup; toute ma fortune était à lui. L'arrêt qui confisque tous mes biens, le réduit à la plus affreuse misère; voyez dans quel état la douleur vient de le mettre.

LE COMMISSAIRE.

La république ne confisque pas les droits des créanciers, cet homme a tort de s'affliger ainsi. Mais tu me trompes, Charlotte Corday, cet homme est ton père?

CHARLOTTE.

Mon père!

LE COMMISSAIRE.

Oui, je viens d'acquérir la certitude que ton père est une des trois personnes entrées dans ta prison.

(*Charlotte reste immobile.*)

ANTOINE, *à part.*

C'est à moi de périr pour mon maître. (*Il s'avance sur le devant de la scène, et s'adressant au commissaire.*) Oui, Monsieur, je dois vous l'avouer, le désir de voir ma fille

l'a emporté sur les craintes que je courrais dans cette prison, je ne suis pas assez lâche pour laisser condamner un autre à ma place; j'ai voulu embrasser ma fille, je m'abandonne à votre générosité.

(*Charlotte se jette dans les bras d'Antoine.*)

LE COMMISSAIRE, *montrant Antoine.*

Soldats, qu'on arrête cet homme. (*Les soldats arrachent le domestique des bras de Charlotte. Le commissaire à M. Corday.*) Quant à ce vieillard, qu'on l'emporte au plus prochain hôtel, et que, par mon ordre, on lui donne les soins que son état réclame. (*Deux guichetiers emportent M. Corday.*)

LE COMMISSAIRE.

Saisissez l'assassin, que la loi soit exécutée! (*Le guichetier s'approche de Charlotte et se met en devoir de lui attacher les mains.*)

CHARLOTTE, *au Commissaire.*

Monsieur, ne pourrais-je éviter cette humiliation. Que voulez-vous que fasse une faible femme?

LE COMMISSAIRE, *au guichetier.*

Citoyen, ne néglige aucune sûreté. Nous savons qu'il y a un complot formé pour enlever l'assassin.

CHARLOTTE.

S'il est vrai, Monsieur, je ne m'y prêterai pas. Mais je ne veux pas qu'on m'attache les mains.

LE COMMISSAIRE, *au guichetier.*

Fais ton devoir.

CHARLOTTE, *se débattant contre les guichetiers.*

Non, non, laissez-moi; je vous jure que je ne m'échapperai pas : mais laissez-moi, laissez-moi.

DE LUX.

Ah! je n'y puis tenir davantage; non elle ne mourra pas. (*S'adressant aux soldats*). Quoi! mes amis, vous laisseriez égorger cette jeune femme? elle qui nous a délivré de Marat, du plus vil, du plus lâche des tyrans. Voyez cette aimable figure, sont ce là les traits du crime. Egorger Charlotte Corday! il faut lui élever des statues, il faut tomber à ses genoux; mais non la traîner à l'échafaud.

LE COMMISSAIRE.

Soldats, qu'on arrête cet homme.

DE LUX.

Soldats, la voix d'un officier doit vous être plus sacrée que celle d'un agent de police.

LE COMMISSAIRE.

Je vous ordonne de saisir ce traître; s'il résiste, qu'on employe les bayonnettes.

DE LUX, *tirant son épée.*

Le premier qui avance aura vengé ma mort.

CHARLOTTE.

M. de Lux, pourquoi cette révolte insensée? les lois m'ont condamnée, je dois mourir.

LE COMMISSAIRE.

Citoyen, au nom de la loi, je te somme de me remettre ton épée.

DE LUX.

Mon épée.....

CHARLOTTE, *à M. de Lux.*

Je vous l'ordonne.

DE LUX, *au commissaire.*

Tu as entendu? Charlotte Corday me l'ordonne; tu peux sans crainte me faire massacrer: tiens voilà mon épée. (*Il jette son épée au commissaire*).

LE COMMISSAIRE.

Demain tu auras cessé de vivre.

DE LUX. (*Tandis qu'on attache les mains de Charlotte, il se jette à ses genoux.*)

Ah! recevez avant de mourir l'hommage d'une vie que je vous destinais. Celui qui vous aime, qui vous admire ainsi devant vos bourreaux, ne sera pas long-temps à vous suivre; nous serons bientôt réunis. (*Le commissaire fait un geste aux soldats, qui saisissent Adam de Lux et l'entraînent*). Adieu! adieu! je suis heureux, je vais mourir pour vous.

CHARLOTTE.

Puisse sa mort et la mienne être utiles à la France.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2386
R346C5

Regnier-Destourbet,
Hippolyte François
Charlotte Corday